LES

ARD

Ex Libris

Russell Perry Sebold, III

FL DRPS FA/0205
0500758245

e . . 1
z . . 1
V . . 31

LES JARDINS,

POÈME.

LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES.

POÈME

PAR M. L'ABBÉ DE LILLE,

de l'Académie Françoise. (V.e Edition).

A PARIS
Chez CAZIN, Libraire.

1791

P A GYRON.

LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES.

POÈME

Par M. l'Abbé DELILLE,
de l'Académie Françaiſe.

VIe. édition.

A REIMS,
Chez CAZIN, Libraire.

1785.

AVERTISSEMENT.

DE LA PREMIERE ÉDITION.

PLUSIEURS perſonnes d'un grand mérite ont écrit en proſe ſur les jardins. L'auteur de ce poème leur a emprunté quelques préceptes, & même quelques deſcriptions. Dans pluſieurs endroits il a eu le bonheur de ſe rencontrer avec eux; car ſon poème a été commencé avant que leurs ouvrages paruſſent. Il ne diſſimulera pas que c'eſt avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impreſſion cet ouvrage trop attendu, & ſur-tout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu, lui eſt un garant trop-ſûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poème a d'ailleurs un très-grand inconvénient, celui d'être un poème didactique. Ce genre eſt néceſſairement un peu

froid, & doit le paroître encore davantage à une nation qui ne ſupporte guère, comme on l'a ſouvent remarqué, que les vers compoſés pour le théâtre, & qui ſont la peinture des paſſions ou des ridicules. Peu de perſonnes, je dirois même peu de gens de lettres, liſent les Géorgiques de Virgile; & tous ceux qui connoiſſent la langue latine, ſavent par cœur le quatrième livre de l'Énéide.

Dans le premier de ces deux poèmes, le poète paroît regretter que les bornes de ſon ſujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il ſemble déſirer de ſe repoſer ſur des objets plus rians. Mais reſſerré dans les limites de ſon ſujet, il s'en eſt dédommagé par une eſquiſſe rapide & charmante

des jardins, & par ce touchant épiſode d'un vieillard heureux dans ſon petit enclos cultivé par ſes mains.

Ce que le poète romain regrettoit de ne pouvoir faire, le père Rapin l'a exécuté. Il a écrit dans la langue & quelquefois dans le ſtyle de Virgile, un poème en quatre chants ſur les jardins, qui eut un grand ſuccès, dans un tems où on liſoit encore des vers latins modernes. Son ouvrage n'eſt pas ſans élégance; mais on y déſireroit plus de préciſion, & des épiſodes plus heureux.

Le plan de ſon poème manque d'ailleurs d'intérêt & de variété. Un chant tout entier eſt conſacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue & cette énumération faſtidieuſe qui appartient plus à un botaniſte qu'à un poète: &

cette marche méthodique, qui feroit un mérite dans un traité en profe, eft un grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'efprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, & qu'on lui préfente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier, & la monotonie attachée à la grande régularité a paffé du fujet dans le poème. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt fe promène péniblement dans les deffins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Par-tout elle regrette la beauté un peu défordonnée &la piquante irrégularité de la nature.

Enfin, il n'a traité que la partie méchanique de l'art des jardins. Il a entièrement

oublié la partie la plus effentielle, celle qui cherche dans nos fenfations, dans nos fentimens, la fource des plaifirs que nous caufent les fcènes champêtres & les beautés de la nature, perfectionnées par l'art. En un mot, fes jardins font ceux de l'architecte; les autres font ceux du philofophe, du peintre & du poète.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années; & fi c'eft encore un effet de la mode, il faut lui rendre grace. L'art des jardins, qu'on pourroit appeller le luxe de l'agriculture, me paroît un des amufemens les plus convenables, je dirois prefque les plus vertueux des perfonnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence des occupations champêtres; comme décoration, il favorife fans danger ce goût de dépenfes, qui fuit les

grandes fortunes: enfin, il a, pour cette classe d'hommes, le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville & à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique : il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artisans du luxe, va nourrir les cultivateurs; & la richesse retourne à sa véritable source. De plus, la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol, & cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux si ce poème peut répandre encore davantage ces goûts simples & purs! car, comme l'auteur de ce poème l'a dit ailleurs

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.

LES JARDINS,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Le doux printems revient, & ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, & les fleurs, & ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance & d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.
Toi donc, qui, mariant la grace & la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,

O Muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux;
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.
L'art innocent & doux que célèbrent mes vers,
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix
Des arbres favoris & des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloit calmer leur foudre & reposer leur gloire.

La Sagesse autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant instruisoit les humains:
Et quand les dieux offroient un Élysée aux sages,
Étoit-ce des palais? c'étoit de verds bocages;
C'étoit des près fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.
Ouvrons donc, il est tems, ma carriere nouvelle;
PHILIPPE m'encourage, & mon sujet m'appelle.
Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie, & non pas de dépense,
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Le jets de la lumière & les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons, variant tour-à-tour
Le cercle de l'année & le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des rians côteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers & les eaux, & les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.

La nature eſt à vous ; & votre main féconde
Diſpoſe, pour créer, des élémens du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrein
Votre bêche imprudente ait entamé le ſein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Obſervez, connoiſſez, imitez la nature.
N'avez-vous pas ſouvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aſpects enchantés
Qui ſuſpendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce & longue rêverie ?
Saiſiſſez, s'il ſe peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez auſſi les lieux qu'un goût ſavant décore,
Dans ces tableaux choiſis vous choiſirez encore.
Dans ſa pompe élégante admirez Chantilli ;
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre ;
Chanteloup, fier encor de l'exil de ſon maître,
Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle ſaiſon,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Les Grâces en riant deſſinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Déſert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais ſentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à ſon auguſte & jeune déïté,
Trianon joint la grace avec la majeſté.
Pour elle il s'embellit, & s'embellit par elle.
Et toi, d'un Prince aimable, ô l'aſyle fidèle !
Dont le nom trop modeſte eſt indigne de toi,
Lieu charmant ! offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loiſir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainſi que du poète,
C'eſt lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muſe. Ainſi du ſein de l'herbe
La violette croît auprès du lys ſuperbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah ! ſi ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts & l'amitié qu'il y mène à ſa ſuite,
Beau lieu ! fais ſon bonheur. Et moi, ſi quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre ſéjour,

De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage:
Pour elle je cultive & j'enlace en festons
Le myrte & le laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter :
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse:
Avant tout connoissez votre site; & du lieu
Adorez le génie, & consultez le dieu.
Ses loix impunément ne sont pas offensées.
Cependant moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, & dénature tout;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrein adopte avec plaisir,
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, & cependant c'est elle;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.

Ainsi savoient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvres divins :
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoissant le rende à la nature.

Maintenant des terreins examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos loix.
Il fut un tems funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre,
Et, comblant les vallons & rasant les côteaux,
D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.
Par un contraire abus l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Évitez ces excès. Vos soins infructueux
Vainement combattroient un terrein montueux;
Et dans un sol égal, un humble monticule
Veut être pittoresque, & n'est que ridicule.

Désirez-vous un lieu propice à vos travaux?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux
J'aimerois ces hauteurs où sans orgueil domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là, le terrein est doux sans insipidité,
Élevé sans roideur, sec sans aridité.

Vous marchez : l'horiſon vous obéit. La terre
S'élève ou redeſcend, s'étend ou ſe reſſere.
Vos ſites, vos plaiſirs changent à chaque pas.
Qu'un obſcur arpenteur, armé de ſon compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin ſymmétrique
Confie au froid papier le plan géométrique;
Vous, venez ſur les lieux. Là, le crayon en main,
Deſſinez ces aſpects, ces côteaux, ce lointain;
Devinez les moyens, préſſentez les obſtacles:
C'eſt des difficultés que naiſſent les miracles.
Le ſol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Eſt-il nu? que des bois parent ſa nudité:
Couvert? portez la hache en ces forêts profondes:
Humide? en lacs pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impure; &, par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre & les eaux:
Aride enfin? cherchez, ſondez, fouillez encore:
L'eau, lente à ſe trahir, peut-être eſt près d'éclore.
Ainſi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond ſtérile;
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il eſt des ſoins plus doux, un art plus enchanteur.
C'eſt peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports inviſibles
Des corps inanimés & des êtres ſenſibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence & la ſecrete voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au ſombre,
Du noble au gracieux, les paſſages ſans nombre
M'intéreſſent toujours. Simple & grand, fort & doux,
Uniſſez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là, que le peintre vienne enrichir ſa palette;
Que l'inſpiration y trouble le poète;
Que le ſage, du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ſes ſouvenirs; le malheureux, ſes pleurs.
Mais l'audace eſt commune, & le bon ſens eſt rare.
Au lieu d'être piquant, ſouvent on eſt bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différens
Ne forment qu'un chaos de traits incohérens:
Les contradictions ne ſont pas des contraſtes.
D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vaſtes.
N'allez pas reſſerer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois,

On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois & grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les objets, ou que leur aspect change.
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.
Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude;
Qu'enfin les ornemens avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, Jamais trop annoncés.
Sur-tout, du mouvement: sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie;
Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hazard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, & leurs jeux & leur danse:
Saisissez leur secret, plantez en abondance

Ces souples arbrisseaux, & ces arbres mouvans
Dont la tête obéit à l'haleine des vents;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux.
Voyez-comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la molesse.
Mais les ciseaux cruels.... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je? c'en est fait.
L'acier a retranché leur cime verdoyante.
Je n'entends plus au loin, sur leur tête ondoyante,
Le rapide aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, & mourir.
Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.
Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde:
Faites courir, tomber & rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons, & ces côteaux déserts;
Des différens troupeaux dans les sites divers

Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage
Sa vigueur indomptée & sa grace sauvage.
Que j'aime & sa souplesse & son port animé;
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, & luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ses amantes:
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.
Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrein, les aspects, les eaux, & les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.

Mais, si du mouvement notre œil est enchanté,
Il ne chérit pas moins un air de liberté.
Laissez donc des jardins la limite indécise,
Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus, le charme disparoît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
Bientôt il nous ennuie, & même nous irrite.
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux,
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres
Transformoient en champ-clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil & qu'inventa la crainte?
A ces murs qui gênoient, attristoient les regards
Le goût préféreroit ces verdoyans remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille & la rose inculte & la mûre sanglante.
Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor

Vers un genre plus vaste & des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les jardins appelloient les champs dans leur séjour,
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
Du haut de ces côteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La nature au Génie a dit : " Ecoute-moi.
Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage & leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse,,.
Elle dit. Il s'élance, il va de tout côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés
Des vallons aux côteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie.
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Éclairer, rembrunir, découvir ou cacher.
Il ne compose pas ; il corrige, il épure,
Il acheve les traits qu'ébaucha la Nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;
La forêt égayée adoucit son horreur ;
Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course ;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.

Il veut ; & des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans nos vieux parcs, & voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence,
Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden,
La France à nos regards offre un vaste jardin !
N'osez-vous pas encor tenter cette carrière,
Du moins, de vos enclos franchissant la barrière,
Par de riches aspects agrandissez les lieux.
D'un vallon, d'un côteau, d'un lointain gracieux,
Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue ;
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Sur-tout sachez saisir, enchainer à vos plants
Ces accidens heureux qui distinguent les champs.

Ici, c'eſt un hameau que des bois environnent;
Là, de leurs longues tours les cités ſe couronnent;
Et l'ardoiſe azurée, au loin frappant les yeux,
Court en ſommet aigu ſe perdre dans les cieux.
Oublierai-je ce fleuve, & ſon cours, & ſes rives?
Votre œil de loin pourſuit les voiles fugitives.
Des îles quelquefois s'élévent de ſon ſein;
Quelquefois il s'enfuit ſous l'arc d'un pont lointain.
Et ſi la vaſte mer à vos yeux ſe préſente,
Montrez, mais variez cette ſcène impoſante.
Ici, qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.
Au détour d'un boſquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en ſon immenſité.
Sur ces aſpects divers fixez l'œil qui s'égare;
Mais, il faut l'avouer, c'eſt d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature & le temps
Sément autour de nous de riches accidens.
O plaines de la Grèce! ô champs de l'Auſonie!
Lieux toujours inspirans, toujours chers au génie;

Que de fois arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, & ſaiſit ſon crayon,
Deſſine ces lointains, & ces mers, & ces îles,
Ces ports, ces monts brûlans & devenus fertiles,
Des laves de ces monts encor tout menaçans,
Sur des palais détruits d'autres palais naiſſans,
Et, dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde!
Hélas! je n'ai point vu ce ſéjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais, j'en jure & Virgile & ſes accords ſublimes.
J'irai; de l'Apenin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de ſon nom, plein de ſes vers ſacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inſpirés.
Vous, épris des beautés qu'étalent ces rivages,
Au lieu de ces aſpects, de ces grands payſages,
N'avez-vous au-dehors que d'inſipides champs?
Qu'au-dedans, des objets mieux choiſis, plus touchans
Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère:
Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire;
Symbole heureux du ſage, indépendant d'autrui,
Qui rentre dans ſon ame, & ſe plaît avec lui.

Je m'enfonce avec vous dans ce secret asyle.
Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile
En aspects variés est le plus abondant,
Des trésors de la vue économe prudent,
Fites-les acheter d'une course légère.
Que votre art les promette, & que l'œil les espère :
Promettre, c'est donner ; espérer, c'est jouir.
Il faut m'intéresser, & non pas m'éblouir.
Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, & l'art de les surprendre.
Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissoient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves.
Son air est moins riant & plus majestueux.
L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne, sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmans, sa noble négligence,

Sa marche irrégulière, & fait naître avec art
Les beautés, du désordre, & même du hasard.
Chacun d'eux a ses droits ; n'excluons l'un ni l'autre :
Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.
Ainsi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix :
L'un est fait pour briller chez les grands, chez les rois.
Les rois sont condamnés à la magnificence.
On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe & du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle ;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître,
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés,
Ses petits sillons verds bien tondus, bien soignés ;
Son plant bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;
Ses sentiers ennuiés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,

Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.
Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, & l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté. C'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, & grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous & les eaux, & la terre, & les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses loix;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer; ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes;

Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane & Vénus enchantent ce beau lieu.
Tout bosquet est un temple, & tout marbre est un dieu:
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.
Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées:
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains
Préparent un asyle au premier des humains.

Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières ?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre & son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La Nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des côteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût & des regards,
Élégamment grouppés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, & recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.

Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
Leurs bras voluptueux & leurs tiges fleuries ?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux antres verds redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, & la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie!

FIN DU PREMIER CHANT.

LES JARDINS,

SECOND CHANT.

Oh ! si j'avois ce luth dont le charme autrefois
Entraînoit sur l'Hémus les rochers & les bois,
Je le ferois parler ; & sur les paysages
Les arbres tout-à-coup déploiroient leurs ombrages.
Le chêne, le tilleul, le cèdre & l'oranger
En cadence viendroient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles ;
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles ;
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art & le travail sont les seuls enchanteurs.

Apprenez donc de l'art quel soin & quelle adresse
Donne aux arbres divers la grace ou la richesse.

Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement.
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes!
Là, s'étendent ses bras pompeusement informes ;
Sa tige ailleurs s'élance avec légéreté.
Ici, j'aime sa grace, & là, sa majesté.

Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux & sa robuste tête.
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits & sa verdure.
Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le Goût lui défend d'employer au hasard.
Des divers plants encor la forme & l'étendue
Sous des aspects divers veulent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Épanche une ombre immense; & tantôt moins nombreux
Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage.
Plus loin distribués dans un frais paysage,
Des grouppes élégans fixent l'œil enchanté:
Ailleurs se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, & seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeller la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force & de sa renommée,
Un héros seul avance, & vaut seul une armée.

tous

Tous ces plants différents suivent diverses loix.
Dans les jardins de l'art, notre luxe autrefois
Des arbres isolés dédaignoit la parure:
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de savans hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule, & disparoisse aux yeux.
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable
Patriarche des bois, lève un front vénérable,
Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,
S'écarte avec respect, & compose sa cour;
Ainsi, l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.
Avec bien plus de choix & plus de goût encore,
Les grouppes formeront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, & plus ou moins nombreux.
Formez leur masse épaisse, ou leurs touffes légères:
De l'oin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher, & tantôt repousser les lointains;

Réunir, séparer, & sur les paysages
Étendre, ou replier le rideau des ombrages.
Vos grouppes sont formés: il est tems que ma voix
A connoître un peu d'art accoutume les bois.
Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde & ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts,
Et vos antres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre.
Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre:
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit & du jour.
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,
Et flottant l'un vers l'autre, & n'osant se toucher,
Paroîtront à la fois se fuir & se chercher.
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère:
Mais n'en détruisez pas le grave caractère.

De détails trop fréquens, d'objets minutieux
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.
Qu'il soit un, simple & grand, & que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux des noirs torrens
Dans le creux des ravins suivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans respectez la menace,
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle & sauvage beauté.
Telle on aime d'un bois la rustique noblesse.
Le bocage moins fier, avec plus de molesse
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable & des contours lians,
Fuit, revient, & s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuse
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Épicure dicter les leçons du plaisir.
Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Il en faut avec soin embellir les dehors.
Avant tout, n'allez point, symmétrisant leurs bords,

Par vos murs de verdure & vos tristes charmilles
Nous cacher des forêts les nombreuses familles :
Je veux les voir ; je veux, perçant au fond des bois,
Voir ces arbres divers qui croissent à la fois ;
Les uns tout vigoureux & tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse ;
Ceux-ci rampans, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuisant leurs sujets :
Vaste scène, où des mœurs, de la vie & des âges,
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.
Près de ces grands effets, que sont ces verds remparts,
Dont la forme importune attriste les regards,
Forme toujours la même, & jamais imprévue ?
Riche variété, délices de la vue,
Accours, viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre & l'ennuyeux cordeau.
Par un mélange heureux de golphes, de saillies,
Les lisières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plants tracés par l'uniformité
Se dégoûte, & s'élance à leur extrêmité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords variés la forme inattendue ;

Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux ;
Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux ;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose :
Le bois s'en agrandit, &, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme & ses détours.
Dessinez donc sa forme, & d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le Goût prescrit le sacrifice.
Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret :
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah ! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.
Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent ; de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie & les discrets amours.
Ah ! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux,
Profanes, respectez ces troncs religieux ;

Et quand l'âge leur laiſſe une tige robuſte,
Gardez vous d'attenter à leur vieilleſſe auguſte.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languiſſans,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont ſous le fer, & de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la pouſſière.
O Verſaille! ô regrets! ô boſquets raviſſans,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de le Nôtre & des ans!
La hache eſt à vos pieds & votre heure eſt venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, & balançant dans l'air
Leurs ſuperbes ſommets ébranlés par le fer,
Tombent, & de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondiſſoient en voûtes:
Ils ſont détruits, ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux:
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'eſt devenu cet aſyle enchanté
Qui vit de Monteſpan ſoupirer la fierté?
Qu'eſt devenu l'ombrage où, ſi belle & ſi tendre,
A ſon amant ſurpris & charmé de l'entendre

La Valière apprenoit le ſecret de ſon cœur,
Et, ſans ſe croire aimée, avouoit ſon vainqueur?
Tout périt, tout ſuccombe; au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiſeaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'aſyle des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciſeau peupla ces verds portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de ſe voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; &, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croiſſez, hâtez votre ombre, & repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbriſſeaux; & vous, arbres mourans,
Conſolez-vous. Témoins de la foibleſſe humaine,
Vous avez vu périr & Corneille & Turenne:
Vous comptez cent printemps, hélas! & nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.
Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge;
Plus heureux eſt celui qui créa ſon bocage!
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté,
Il dit comme Cyrus: „ C'eſt moi qui les plantai „.

Vous donc, si de vos plants vous êtes maître encore,
Craignez qu'avant le temps ils se pressent d'éclore.
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
Long-temps dans sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects connoissez la puissance,
Et le charme des bois aux côteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus;
Ainsi que les couleurs & les formes amies,
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés,
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés.
Le verd du peuplier combat celui du chêne:
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine;
Et, de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.
Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Connoissez donc l'emploi de ces différens verds,
Brillans ou sans éclat, plus foncés ou plus clairs.
C'est par ces tons changeans qu'au sein des paysages
Vous pouvez avec choix varier les ombrages,

Produire des effets tantôt doux, tantôt forts,
Des contrastes frappans, ou des moelleux accords.
Observez-les sur-tout, lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne:
Que de variété, que de pompe & d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons;
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines mêmes ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets.
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse & de folie;
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,

Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne:
Viens, le regard penſif, le front calme, & les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Mais tandis que mon cœur nourrit ces rêveries,
D'arbuſtes, d'arbriſſeaux mille races fleuries,
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur,
Vous êtes la nuance entre l'arbre & la fleur;
De vos traits délicats venez orner la ſcène.
Oh! que ſi moins preſſé du ſujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,
Que j'aurois de plaiſir à diriger vos bras!
Je vous reproduirois ſous cent formes fécondes;
Ma main ſous vos berceaux feroit rouler les ondes;
En dômes, en lambris j'unirois vos rameaux;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras ſerpenteroient ſur leur robuſte écorce,
Emblême de la grace unie avec la force:
Je fondrois vos couleurs, & du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat juſqu'au plus ſombre azur,
De l'œil raſſaſié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,

A mon gré s'uniroient dans mes brillants travaux,
Et van-Huyſum lui même envieroit mes tableaux.

Pour vous à qui le ciel prodigua leur richeſſe,
Ménagez avec art leur pompe enchantereſſe:
Partagez aux ſaiſons leurs brillantes faveurs;
Que chacun apportant ſes parfums, ſes couleurs,
Reparoiſſe à ſon tour, & qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne ſoit jamais fanée.
Ainſi votre jardin varie avec le temps;
Tout mois à ſes boſquets tout boſquet ſon printemps,
Printemps bientôt flétri! Toutefois votre adreſſe
Peut conſoler encor de ſa courte richeſſe.
Que par des ſoins prudens tous ces arbres plantés,
Quand ils ſeront ſans fleurs, ne ſoient pas ſans beautés.
Ainſi l'adroite Églé prolongeant ſon empire,
Au déclin des beaux ans ſait encore nous ſéduire.

Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ſes dons deshérité l'hiver.
Alors des vents jaloux défiant les outrages,
Pluſieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if, & le lierre, & le pin réſineux,
Le houx luiſant, armé de ſes dards épineux,

Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre & venger la nature.
Voyez leurs fruits de pourpre & leurs glands de corail
Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.
Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,
Et plus inespérée en paroît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour.
Là, vous venez saisir les rayons d'un beau jour.
Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, & s'égaie encor sous la verte feuillée,
Et trompé par les lieux ne connoît plus les temps,
Croit revoir les beaux jours & chante le printemps.
Ainsi ce doux réduit plaît sans être factice.
Mais les jardins des rois avec plus d'artifice,
Avec plus d'appareil triomphent des hivers.
J'en atteste, Mouceaux, tes jardins toujours verds.
Là, des arbres absens les tiges imitées,
Les magiques berceaux, les grottes enchantées,
Tout vous charme à la fois. Là, bravant les saisons,
La rose apprend à naître au milieu des glaçons;
Et les temps, les climats vaincus par des prodiges,
Semblent de la Féerie épuiser les prestiges.

Cependant

Cependant la Féerie, & ses enchantemens
Ne font pas des jardins les plus doux ornemens.
L'habitude bientôt a flétri vos bocages.
Souvent, quand l'étranger jouit de vos ombrages,
Déjà leur possesseur languit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante?
Oh! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante!
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux!
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure:
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimats;
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux à leurs regards fait plaire:
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.
Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie:
Elle animera tout. Vos arbres, vos bosquets
Dès lors ne seront plus ni déserts, ni muets;

E

Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absens embelliront leur ombre.
Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois ?... Mais tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois ?
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !
Il est né ! Dans nos murs, dans nos camps, sur les ondes,
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs ;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire ;
C'est la fête qu'on doit au pur sang de Bourbon.
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
Sœur, mère, épouse auguste ; enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,

Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre ;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore & les zéphirs composent seuls ta cour,
J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, & croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.
Enfin vous jouissez, & le cœur & les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous joindre encore la gloire ?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente ;
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?

Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la sève; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux.
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encor essayez le mêlange;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes & de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadême ainsi brillent les roses,
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez. Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit.
Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes!
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, & vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'Abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers.
C'est ainsi qu'il falloit s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,
L'airain, le marbre & l'or frappoient Rome éblouie;

Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères
Aller chercher la vigne, & vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées,
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées.
De guirlandes de pampre ils couronnoient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.
Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange.
Les vallons, les côteaux célébroient la vendange;
Et par-tout où coula le nectar enchanté,
Coururent le plaisir, l'audace & la gaieté.
Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres;
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.
Là, des plants rassemblés des bouts de l'univers,
De la cime des monts, de la rive des mers,

Des portes du couchant, de celles de l'aurore,
Ceux que l'ardent midi, que le nord voit éclore,
Les enfans du soleil, les enfans des frimats,
Me font, en un lieu seul, parcourir cent climats.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, & d'Afrique en Asie.
Tous parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel, & l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnoissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.
Des champs d'O-Taïti, si cher à son enfance,
Où l'amour, sans pudeur, n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu dans nos murs transporté,
Regrettoit en son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, & ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écrioit : „ Rendez-moi mes forêts „.
Un jour dans ces jardins où Louis à grands frais
De vingt climats divers en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,

Qui, changeant à la fois de saison & de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcouroit leurs Tribus réunis,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçans
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés & de fruits & d'ombrage
Et le toît paternel, & les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encor, & son ame attendrie,
Du moins pour un instant, retrouva sa patrie.

FIN DU SECOND CHANT.

LES JARDINS,

CHANT TROISIEME.

Je chantois les jardins, les vergers & les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des Champs, Dieux amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien. Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains étendre votre empire;
Il veut qu'un peuple ami, trop long-temps opprimé,
Recueille en paix le grain que ses mains ont semé.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers Yorck, sur les gouffres de l'onde
Suivre votre valeur; mais pour votre retour
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Déjà j'ordonne aux fleurs de croître sur vos têtes;
Pour vous de myrtes verds des couronnes sont prêtes.
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,

Où mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte & l'espoir suspendus,
Vos enfans frémiront d'un danger qui n'est plus.
Achevons cependant d'orner ces frais asyles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, & du jour réfléchissant les feux,
Importunoient les pieds & fatiguoient les yeux.
Tout étoit nu, brûlant; mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner & d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein.
Sans cesse l'arrosoir ou la faulx à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure.
Que le roulant cylindre en foule la verdure.
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse;
Et quelque fois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure & ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.

Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux.
Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégrade plus ni vos parcs, ni mes vers.
C'est peu de déployer ces vastes tapis verds;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes.
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux quarrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés.
Un air de liberté fait leur première grace.
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mistérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la forme simple & pure.
Voulez-vous mieux l'orner? Imitez la nature.
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hazardés par l'amour.

D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée & de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jetter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Où, d'un rival heureux enviant le secret,
Achette au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie & son amour bizarre ;
Qu'il possède en jaloux & jouisse en avare.

Sans

Sans obéir aux loix d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs & délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez : mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relegués.
Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;
Formez-vous en bouquets ; entourez ces berceaux ;
En Méandres brillans courez au bord des eaux
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms ;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, & l'Amour ses bouquets,
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
Dans les jours de festin la couronne d'Horace,
La rose qui déjà rit trop à mes pinceaux,
Destinés à tracer de plus mâles tableaux ?

O vous, dont je foulois les pelouſes fleuries,
Adieu, charmans bosquets, adieu, vertes prairies.
Ces maſſes de rochers confuſément épars
Sur leur informe aſpect appellent mes regards.
De nos jardins voués à la monotonie.
Leur ſublime âpreté jadis étoit bannie.
Depuis qu'enfin le peintre y preſcrivant des loix,
Sur l'arpenteur timide a repris tous ſes droits,
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.
Mais de quelque beauté que ces maſſes les parent,
Si le ſol n'offre point ces blocs majeſtueux,
De la nature en vain rival préſomptueux
L'art en voudroit tenter une infidelle image.
Du haut des vrais rochers, ſa demeure ſauvage,
La nature ſe rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuiſſant avortons imparfaits.
Loin de ces froids eſſais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whateli, je te ſuis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y ſens ſaiſi d'un agréable effroi!
Tous ces rocs variant leurs giganteſques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,

L'un par l'autre appuyés, l'un ſur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment ſuſpendus,
Les uns taillés en tours, en arcades ruſtiques,
Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques
Du ciel dans le lointain laiſſant percer l'azur,
Des ſources, des ruiſſeaux le cours brillant & pur,
Tout rappelle à l'eſprit ces magiques retraites,
Ces romaneſques lieux qu'ont chantés les poètes.
Heureux ſi ces grands traits embelliſſent vos champs!
Mais dans votre tableau leurs tons ſeroient tranchans.
C'eſt là, c'eſt pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme & la magie.
Cet enchanteur, c'eſt l'art; ces charmes, ſont les bois.
Il parle; les rochers s'ombragent à ſa voix,
Et ſemblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Quand vous ornez ainſi leur ſéchereſſe auſtère,
Variez bien vos plants. Offrez au ſpectateurs
Des contraſtes de tons, de formes, de couleurs.
Que les plus beaux rochers ſortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces maſſes trop égales?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.

N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbuſtes rampans l'errante chevelure ?
J'aime à voir ces rameaux, ces ſouples rejettons,
Sur leurs arides flancs ſerpenter en feſtons.
J'aime à voir leur front chauve & leur tête ſauvage
Se coiffer de verdure, & s'entourer d'om rage.
C'eſt peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrein moins ingrat vient-il rire à vos yeux?
Saiſiſſez ce bienfait; déployez à la vue
D'un ſol favoriſé la richeſſe imprévue.
C'eſt un contraſte heureux; c'eſt la ſtérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainſi vous ſubjuguez leur âpre caractère.
Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire?
Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inſpirer la terreur.
Lui-même il les ſeconde. Au bord d'un précipice
D'une ſimple cabane il poſe l'édifice :
Le précipice encore en paroît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aſpect je tremble, & de leur cime
L'imagination me ſuſpend ſur l'abîme.

Je ſonge à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amans précipités ;
Vieux récits, qui charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu perſuade un moment.
Mais de ces grands effets n'uſez que ſobrement.
Notre cœur dans les champs à ces rudes ſecouſſes
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le ſens, de la cime des monts
J'ai beſoin de deſcendre en mes rians vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages ;
Il eſt temps que des eaux roulent ſous leurs ombrages.
Eh bien ! ſi vos ſommets jadis tout dépouillés
Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
O rochers ! ouvrez-moi vos ſources ſouterraines :
Et vous, fleuves, ruiſſeaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez par-tout la vie & la fraicheur.
Ah ! qui peut remplacer votre aſpect enchanteur ?
De près il nous amuſe, & de loin nous invite ;
C'eſt le premier qu'on cherche, & le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs ; vous répétez les cieux ;
Vous enchantez l'oreille & vous charmez les yeux.

Venez : puiſſent mes vers, en ſuivant votre courſe,
Couler plus abondans encor que votre ſource,
Plus légers que les vents qui courbent vos roſeaux,
Doux comme votre bruit, & purs comme vos eaux!
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Reſpectez leurs penchans & même leurs caprices.
Dans la facilité de ſes libres détours,
Voyez l'eau de ſes bords embraſſer les contours.
De quel droit oſez-vous, captivant ſa ſoupleſſe,
De ſes plis ſinueux contraindre la molleſſe ?
Que lui fait tout le marbre où vous l'empriſonnez ?
Voyez vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, ſans art, ſans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?
Sa grace eſt dans l'aiſance & dans la liberté.
Mais au fond d'un ſerrail contemplez la beauté :
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ſes atours captifs la pompe orientale;
Je ne ſais quoi de triſte, empreint dans tous ſes traits,
Décèle la contrainte & flétrit ſes attraits.
Que l'eau conſerve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté ſon eſclavage même.

Ainſi malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la ſimple nature a ſu plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde en des canaux preſſée
L'art, s'échappe & jaillit avec force élancée.
A l'aſpect de ces flots qu'un art audacieux
Fait ſortir de la terre & lance jusqu'aux cieux,
L'homme ſe dit : « C'eſt moi qui créai ces prodiges«.
L'homme admire ſon art dans ces brillans preſtiges ;
Qu'ils ſoient donc déployés chez les grands, chez les rois.
Mais, je le dis encor; loin le luxe bourgeois
Dont le jet d'eau honteux, n'oſant quitter la terre,
S'élève à peine, & meurt à deux pieds du parterre.
C'eſt peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.
Perſuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une Fée, en paſſant, s'eſt fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur ;
L'œil de ſon jet hardi meſure la hauteur ;
Aux eaux qui ſur les eaux retombent & bondiſſent,
Les baſſins, les boſquets, les grottes applaudiſſent,
Le gazon eſt plus verd, l'air plus frais, des oiſeaux
Le chant s'anime au bruit de la chûte des eaux,

Et les bois inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, & non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, & de loin entendue
Cette eau toujours tombante & toujours suspendue.
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, & la terre, & les eaux, & les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusques dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux
Court, tombe & rejaillit, retombe, écume & gronde.
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit un ruisseau doux & pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,

Et le noir des rochers, & le verd des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Consultez donc l'effet que votre art veut produire,
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.
Tableaux toujours puissans ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde ?
Toujours, soit qu'un courant vif & précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,
Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente;
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas; triste ou gai, vif ou doux
Leur cours excite, appaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours, & les tendres desirs,
Et la joie, & l'espoir, précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle !
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaieté, la tristesse, & le trouble & l'effroi.
Eh ! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi ?

Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma pensée & flétrissoient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens,
J'allois, je visitois ses consolantes ondes.
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante!
Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir,
Un ruisseau siéroit mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret.
Son cours orne les bois. Les bois sont ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste & sa course sauvage,

Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vîtesse & de limpidité;
Puis rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble & pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,
Et son inquiétude & ses plis tortueux.
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux
Suivra les doux contours & la molle courbure.
Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verds,

Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens ! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, & leurs feuillages verds
Trembler du mouvement & des eaux & des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure.
Là, le jour par filets pénètre leur verdure.
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer & changer de rivage.
Ainsi l'arbre & les eaux se prêtent leurs secours :
L'onde rajeunit l'arbre, & l'arbre orne son cours ;
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable & de fraicheur & d'ombre.
Sachez donc les unir; ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle !
Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asyle où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.

Ton

Ton art la seconda ; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, & craint les ornemens.
Je crois voir le faux-goût gâter ces lieux charmans.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie ;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison ;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, & respectez ces lieux.
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux ;
Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge
Je me plûs à chanter les prés, l'onde & l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes;
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi s'appellant d'un mutuel amour,
Et la terre & les eaux se cherchent tour-à-tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.
L'œil aime dans un lac une vaste étendue.
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mais yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété,
Ou bien faites éclore une île de verdure.
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars,
Des masses d'arbres verds arrêtent vos regards.
Par un contraire effet si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre;

Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un côteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit & se plonge,
L'imagination la suit & la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, & de ceux qu'il imite
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
Or maintenant, que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Par-tout respire un air de liberté, de joie;
La pelouse riante à son gré se déploie;
Les bois indépendans relèvent leurs rameaux;
Les fleurs bravent l'équerre, & l'arbre les ciseaux;
L'onde chérit ses bords, la terre sa parure;
Tout est beau, simple & grand: c'est l'art de la nature.
Cependant & ce fleuve & ces lacs sont déserts.
Venez; peuplons leur sein de citoyens divers.
Plaçons-y ces oiseaux, qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile.
Au milieu d'eux s'élève & nage avec fierté
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,

Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.
Pour animer les eaux, l'art encor n'at-il pas
Le flottant appareil des voiles & des mâts?
Par la rame emportée, une barque légère
Laisse à peine, en fuyant, sa trace passagère:
Zéphyre de la toile enfle les plis mouvans,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Et si nos vieux romans, ou la fable, ou l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire:
De leur antique honneur ces flots enorgueillis,
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur, sans être ému, trouveroit Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon: toi sur-tout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poète, & sur-tout nul amant?
Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souteraine
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta Nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,

Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, & de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe & roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et sous un ciel d'azur par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque & Laure intéressoient mon cœur.
La voilà donc, disois-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor sur ses rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux.
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
M'écriois-je! Un vieux tronc bordoit-il le rivage?
Laure avoit reposé sous son antique ombrage.
Je redemandois Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.

Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque & Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LES JARDINS,
POÈME.
CHANT QUATRIEME.

NON, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants?
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère.
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeller au milieu des batailles
Les bois, les près, les champs; & de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et, lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les sièges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt d'un burin consolant
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages.
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, & porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange, & les riches moissons.

Chantre divin, je laiſſe à tes muſes altières
Le ſoin de diriger ces phalanges guerrières ;
Diriger les jardins, eſt mon paiſible emploi.
Déjà le ſol docile a reconnu ma loi ;
Des gazons l'ont couvert, & de ſa main vermeille
Flore ſur leur tapis a verſé ſa corbeille.
Des bois ont couronné les rochers & les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,
Dans ces champs découverts, ſous ces obſcures voûtes
D'agréables ſentiers vont me frayer des routes.
Des ſcènes à ma voix naîtront de toutes parts ;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts,
Et le ciſeau divin, la noble architecture
Vont de ces lieux charmans achever la parure.
Les ſentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naiſſans je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choiſit mieux leur place.
Vers les plus beaux aſpects ſachez les diriger.
Voyez, lorſque vous-même aux yeux de l'étranger
Vous montrez vos travaux, votre art avec adreſſe
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui bleſſe,

Lui découvre en paſſant des ſites enchantés,
Lui réſerve au retour de nouvelles beautés,
De ſurpriſe en ſurpriſe & l'amuſe, & l'entraîne,
D'une ſcène qui ſuit fait naître une autre ſcène,
Et toujours rempliſſant ou piquant ſon deſir,
Souvent pour l'augmenter, diffère ſon plaiſir.
Eh bien ! que vos ſentiers vous imitent vous-même.
Dans leurs formes encor fuyez tout vain ſyſtême,
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs, ainſi qu'à la cité.
Quand de leur ſymmétrique & pompeuſe ordonnance
Les Jardins d'Italie eurent charmés la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :
Pas un arbre au cordeau n'oſa déſobéir ;
Tout s'aligna. Par-tout, en deux rangs étalées,
S'allongèrent ſans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc Anglois
D'une beauté plus libre avertit le François.
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que ſentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Laſſé d'errer, envain le terme eſt devant moi ;
Il faut encor errer, ſerpenter malgré ſoi,

Et, maudiſſant vingt fois votre importune adreſſe,
Suivre ſans ceſſe un but qui recule ſans ceſſe.
Évitez ces excès, tout excès dure peu.
De ces ſentiers divers chaque genre a ſon lieu.
L'un conduit aux aſpects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux & nourrit mon attente.
L'autre m'égarera dans ces réduits ſecrets
Qu'un art myſtérieux ſemble voiler exprès.
Mais rendez naturel ce Dédale factice.
Qu'il ait l'air du beſoin, & non pas du caprice.
Que divers accidens rencontrés dans ſon cours,
Les bois, les eaux, le ſol commandent ces détours,
Dans leur forme j'exige une heureuſe ſoupleſſe.
Des longs alignemens ſi je hais la triſteſſe,
Je hais bien plus encor le cours embaraſſé
D'un ſentier qui, pareil à ce ſerpent bleſſé,
En replis convulſifs ſans ceſſe s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me laſſe,
Et, ſans variété, bruſque & capricieux,
Tourmente & le terrein, & mes pas, & mes yeux!
Il eſt des plis heureux, des courbes naturelles
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles.

La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergère indolente, & qui dans les prairies
Semble ſuivre au hazard ſes tendres rêveries,
Vous enſeignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos ſentiers les contours anguleux.
Sur-tout, quand vers le but un long détour vous mène,
Songez que le plaiſir doit racheter la peine.
Des poètes fameux oſez imiter l'art.
Si leur muſe en marchant ſe permet quelque écart,
Ce detour me rit plus que le chemin lui-même.
C'eſt Niſus défendant Euryale qu'il aime,
C'eſt au tombeau d'Hector ſon Andromaque en pleurs.
Qu'ainſi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus rians objets égayez le paſſage,
Et qu'au terme arrivés votre art nous dédommage
Par d'aimables aſpects, de riches ornemens,
De ce vivant poème épiſodes charmans.
Ici, vous m'offrirez des antres verds & ſombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le ſilence & les ombres.
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin, c'eſt un beau lac qui réfléchit les cieux.

Tantôt, dans le lointain confuse & fugitive,
Se déploie une immense & noble perspective.
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature & vous richement embelli,
Plein d'ombres & de fleurs, & d'un luxe champêtre,
Semble dire : " Arrêtez; où pouvez-vous mieux être" ?
Soudain la scène change : au lieu de la gaieté,
C'est la mélancolie & la tranquilité;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière;
Quelquefois, rejettant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
Ce peu d'instans, hélas! & si chers & si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène
Le regret du bonheur, & même de la peine.
Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages:
Par-tout de frais berceaux & d'élégans bocages,

Tou-

Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours.
Leur gaieté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune.
Inventez, hazardez des contrastes heureux;
Des effets opposés peuvent s'aider entre-eux.
Imitez Le Poussin. Aux fêtes bocagères
Il nous peint des bergers & de jeunes bergères,
Les bras entrelacés dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi, je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire : " Mortels, hâtes-vous de jouir;
Jeux, danses & bergers, tout va s'évanouir ".
Et dans l'ame attendrie, à la vive alégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
Imitez ces effets. Dans de rians tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux,
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
Loin d'un monde léger venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.

Tout devient un ami pour les ames ſenſibles ;
Déjà , pour l'embraſſer de leurs ombres paiſibles,
Se penchent ſur la tombe , objets de vos regrets,
L'if, le ſombre ſapin ; & toi , triſte cyprès,
Fidèle ami des morts , protecteur de leur cendre,
Ta tige chère au cœur mélancolique & tendre,
Laiſſe la joie au myrte & la gloire au laurier ;
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant , du guerrier ,
Je le ſais ; mais ton deuil compâtit à nos peines.
Dans tous ces monumens point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier dans ces objets touchans
L'art avec la douleur , le luxe avec les champs ?
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice ,
Ces urnes ſans douleur , que plaça le caprice.
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiſeau:
C'eſt profaner le deuil , inſulter au tombeau.
Ah ! ſi d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez ſous ces vieux ifs la tombe où vont ſe rendre
Ceux qui , courbés pour vous ſur des ſillons ingrats
Au ſein de la misère eſpèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles ſépultures ;
Vous n'y pouvez graver d'illuſtres avantures ,

Sans doute. Depuis l'aube , où le coq matinal
Des ruſtiques travaux leur donne le ſignal ,
Juſques à la veillée , où leur jeune famille
Environne avec eux le ſarment qui pétille ,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.
Des guerres , des traités n'en marquent point le cours.
Naître , ſouffrir , mourir , c'eſt toute leur hiſtoire.
Mais leur cœur n'eſt point ſourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie , au moment du départ ,
Ne ſe tourne , & ne jette un triſte & long regard ,
A l'eſpoir d'un regret ne ſent pas quelque charme ,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme ?
Pour conſoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui de ſon rang faiſoit rougir le ſort ,
Servit ſon Dieu , ſon Roi , ſon pays , ſa famille ,
Qui grava la pudeur ſur le front de ſa fille ,
D'une pierre moins brute honorez ſon tombeau ;
Tracez-y ſes vertus & les pleurs du hameau ,
Qu'on y liſe : *Ci gît le bon fils , le bon père ,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos ſacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter ſous ces arbres pieux ,

Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie & ses habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jetta quelques fleurs.
Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmans.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens;
Ce sont d'heureux réduits, qui parmi la verdure
Offrent sous mille aspects leur riante parure.
Mais j'en permets l'usage, & j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, & kiosk, & pagode,
Ces bâtimens Romains, Grecs, Arabes, Chinois,
Chaos d'architecture, & sans but, & sans choix,
Dont la profusion stérilement féconde
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

N'y cherchez pas non plus un oisif ornement,
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
La Ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux Château ne la dédaigne pas;
Il lui doit sa richesse; & ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme! A ce seul nom les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
Venez; de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour. Mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois & simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idyle.
Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejetté.

N'allez pas déguiser vos pressoirs & vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille & retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre
Sans honte à mes regards osent ici paroître.
Sur-tout, des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée & la pompe immobile:
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens & d'instinct & de voix,
Habitans sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, & sultan sans molesse,
A son serrail allé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, & l'empire, & la gloire,
Aime, combat, triomphe, & chante sa victoire.

Vous admirerez à voir leurs jeux & leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, & jusqu'à leur repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A-peine a reparu; la nation légère
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits
En tourbillons bruyans descend toute à la fois:
La foule avide en cercle autour d'elle se presse,
D'autres, toujours chassés & revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, & jusques dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, & non pas magnifique.
Que lui font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plaisoit davantage.
La fontaine l'a dit. O véritable sage!
La fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus fot encore,
Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau.
Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau;

Et deux coqs amoureux à la discorde en proie,
Te feroient dire encore: "Amour, tu perdis Troie"
Ainsi nous plaît la ferme & son air animé.
Dans cet autre réduit, quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles?
Là, sont des animaux, étrangères merveilles.
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez point rechercher les espèces bizarres.
Préférez les plus beaux, & non pas les plus rares.
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade.
Logez plus richement ces oiseaux de parade;
Eux-mêmes sont un luxe, & puisque leur beauté
Rachette à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillans que les prisons soient belles.
Sur-tout, ne m'offrez point ces animaux rebelles,
De qui l'orgueil s'indigne, & languit dans nos fers.
Eh! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage

La fierté de son vol, & l'éclair de ses yeux?
Rendez-lui le soleil & la voûte des cieux:
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.
Tandis que déployant leur parure étrangère,
Ces hôtes différens semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés & ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre.
Entourez d'un air doux ces frêles nourrissons.
Mais vainqueur des climats, respectez les saisons;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature.
Laissez aux lieux flétris par des hivers constans
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présens, attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparens
Recéler des climats les tributs différens,
Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervanche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas par ces chaleurs trompé
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.

Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux?
Sous ces saules que baigne une onde salutaire,
Je placerois du bain l'asyle solitaire.
Plus loin, une cabane où règne la fraîcheur
Offriroit les filets & la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce solitude;
J'y consacre un asyle aux Muses, à l'étude.
Dans ce majestueux & long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument.
Il s'élève, & jécris sur la pierre attendrie:
A nos braves Marins, mourans pour la Patrie.
Ainsi vos bâtimens, vos asyles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse.
Que chacun avec goût établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
N'éclipse point la scène, & n'y soit point perdu.
Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté dans un lieu solitaire

Peint mieux la solitude encore & l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression.
N'allez pas au grand jour offrir un hermitage.
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage;
Un temple veut paroître au penchant d'un côteau.
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie.
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
Telle est des bâtimens la grace & la beauté.
Mais de ces monumens la brillante gaieté,
Et leur luxe moderne, & leur fraîche jeunesse,
Des antiques débris valent-ils la vieillesse?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attache les regards.
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre.
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux,
Et ces deux grands débris se consoloient entr'eux.

Liez donc à vos plants ces vénérables restes.
Et toi, qui m'égarant dans ces sites agrestes;
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monumens viens redonner la vie:
Viens présenter au goût ces riches accidens,
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.
Tantôt, c'est une antique & modeste chapelle,
Saint asyle, où jadis dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel
Venoient pour les moissons implorer l'Éternel.
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt, c'est un vieux Fort, qui du haut des collines
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portoit jusques au ciel l'orgueil de ces creneaux;
Qui, dans ces temps affreux de discorde & d'alarmes,
Vit les grands coups de lance & les nobles faits d'armes
De nos preux Chevaliers, des Baïards, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle & triste architecture,
Qu'environne un fraîche & riante verdure,

Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères,
Saisissez ce contraste, & déployez aux yeux
Ce tableau doux & fier, champêtre & belliqueux.
Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre & profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs en secret malheureux
A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,

Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,
A la religion déroboient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchans, profanes ou sacrés:
Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens rècemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, & cette tour gothique,
Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant & grossier.
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui jouant la vieillesse & ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les grâces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux.
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire.
Des peuples & des temps il me redit l'histoire.

Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposans.
O champs de l'Italie! ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des débris fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs & de hautes leçons,
Vous offrent ces aspects, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts, comme le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jettant temple sur temple, & tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidelle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans;
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde;
Sous ces portes passoient les dépouilles du monde;
Par-tout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;
Tandis que de Virgile, & d'Ovide, & d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux, l'artiste des jardins,
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!

Déjà la main du temps ſourdement le ſeconde ;
Déjà ſur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature ſe plaît à reprendre ſes droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des Rois,
Etaloit tant de faſte, ainſi qu'aux jours d'Evandre
La flûte des bergers revient ſe faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux ſuſpendus,
L'orgueilleux obéliſque au loin couché ſur l'herbe,
L'humble ronce embraſſant la colonne ſuperbe ;
Ces forêts d'arbriſſeaux, de plantes, de buiſſons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en feſtons ;
Par le ſouffle des vents ſemés ſur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;
Et la vigne flexible, & le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec ſoupleſſe,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieilleſſe.

Que ſi vous n'avez pas ces reſtes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivans, déïtés des vieux âges,
Où l'art ſeul fut divin & força les hommages ?

Je ſais qu'un goût ſévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs & des Romains.
Et pourquoi ? Dans Athène & dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante Féerie,
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs & bergers ?
Pourquoi donc leur fermer vos bois & vos vergers ?
Sans Pomone, vos fruits oſeront-ils éclore ;
De l'empire des fleurs pouvez-vous chaſſer Flore ?
Ah ! que ces Dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore eſt le culte des arts.
Mais que l'art ſoit parfait ; loin des jardins qu'on chaſſe
Ces dieux ſans majeſté, ces déeſſes ſans grace.
A chaque déité choiſiſſez ſon vrai lieu.
Qu'un dieu n'uſurpe pas les droits d'un autre dieu.
Laiſſez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à ſec ſe mêlent aux Dryades ?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roſeaux,
Et dont l'urne poudreuſe eſt l'abri des oiſeaux ?
Otez-moi ces lions & ces tigres ſauvages :
Ces monſtres me font peur, même dans leurs images ;
Et ces triſtes Céſars, cent fois plus monſtres qu'eux,
Aux portes des boſquets ſentinelles affreux,

Qui tout hideux encor de soupçons & de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes;
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose.
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verds,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté, sous ces dais de verdure
De ces marbres chéris la blancheur tendre & pure,
Ces grands hommes, leur calme & simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude
Rouler l'oubli des maux, & de l'ingratitude,
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles,
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles:

Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes & des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs;
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France & l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre Roi, digne d'être le sien.

Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace ;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
L'ami du monde, hélas, meurt en proie aux sauvages.

Vous qui pleurez sa mort, fiers enfans d'Albion,
Imitez, il est tems, sa noble ambition.
Pourquoi dans vos égaux cherchez-vous des esclaves ;
Portez leur des bienfaits & non pas des entraves.
Le front ceint de lauriers cueillis par les Français,
La victoire aujourd'hui sollicite la paix.

Descends, aimable paix, si long-temps attendue,
Descends ; que ta présence à l'univers rendue,
Embellisse les lieux qu'ont célébrés mes vers ;
Viens ; forme un peuple heureux de cent peuples divers.
Rends l'abondance aux champs, rends le commerce aux ondes,
Et la vie aux beaux arts, & le calme aux deux mondes.

FIN.

NOTES.

DU PREMIER CHANT.

DU POÈME DES JARDINS.

(*Page* 12, *vers* 6.)

Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore.
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore ;
Les roses m'ouvriroient leurs calices brillans ;
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs.
Du persil toujours verd, des pâles chicorées
Ma muse abreuveroit les tiges altérées.
Je courberois le lierre & l'acanthe en berceaux,
Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.
Géorg. Liv. IV.

On voit que cette composition de jardin est très-simple & très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile & l'agréable. C'est à la fois le verger, le potager & le parterre. Mais c'est là le jardin d'un habitant ordi-

naire des champs, tel qu'un ſage, avec des goûts ſimples, voudroit l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poète qui le décrit, eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Craſſus, des Pompées & des Céſars, avoit remplis des richeſſes de l'Aſie & des dépouilles de l'univers.

(*Page 12, vers 17.*)

Du ſimple Alcinoüs le luxe encor ruſtique
Décoroit un verger.

C'eſt un monument précieux de l'antiquité & de l'hiſtoire des jardins, que la deſcription que fait Homère de celui d'Alcinoüs, dans le ſeptieme Chant de l'Odyſſée. On voit qu'elle tient de près à la naiſſance de l'art; que tout ſon luxe conſiſte dans l'ordre & la ſymmétrie, dans la richeſſe du ſol & dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il eſt orné: & tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir, & non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

[Ibid. *vers 18.*]

D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins ſuſpendus exiſtoient encore en partie ſeize ſiècles après leur création, & firent l'étonnement d'Alexandre, à ſon entrée dans Babylone.

(*Page 12, vers 20.*)

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloient calmer leur foudre & repoſer leur gloire.

Il exiſte un monument très-précieux du goût & de la forme des Jardins Romains, dans une lettre où Pline le jeune décrit ſa maiſon de plaiſance en Toſcane. Il paroît qu'on y connoiſſoit déja l'art de tailler les arbres, & de leur donner différentes figures de vaſes ou d'animaux; que l'architecture & le luxe des édifices étoient un des principaux ornemens de leurs parcs; mais que tous avoient un objet d'utilité: ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes. J'emprunte la Traduction de M. de Saci, pour mettre ce morceau ſous les yeux du Lecteur

„ La maiſon, quoique bâtie au bas de la colline, „ a la même vue que ſi elle étoit placée au ſommet. „ Cette colline s'élève par une pente ſi douce, que „ l'on s'apperçoit que l'on eſt monté, ſans avoir „ ſenti que l'on montoit. Derrière la maiſon eſt „ l'Apennin, mais aſſez éloigné. Dans les jours „ les plus calmes & les plus ſereins, elle en reçoit „ des haleines de vent, qui n'ont plus rien de vio- „ lent & d'impétueux, pour avoir perdu toute leur „ force en chemin. Son expoſition eſt preſqu'en- „ tièrement au midi, & ſemble inviter le ſoleil,

„ en été vers le milieu du jour, en hiver un peu
„ plutôt, à venir dans une galerie fort large, &
„ longue à proportion. La maison est composée
„ de plusieurs pavillons. L'entrée est à la manière
„ des anciens. Au-devant de la galerie on voit un
„ parterre, dont les différentes figures sont tracées
„ avec du buis. Ensuite est un lit de gazon peu
„ élevé, & autour duquel le buis représente plu-
„ sieurs animaux qui se regardent. Plus bas, est
„ une pièce toute couverte d'achantes, si doux &
„ si tendres sous les pieds, qu'on ne les sent pres-
„ que pas. Cette pièce est enfermée dans une pro-
„ menade environnée d'arbres, qui, pressés les uns
„ contre les autres, & diversement taillés, forment
„ une palissade. Auprès est une allée tournante en
„ forme de cirque, au-dedans de laquelle on
„ trouve du buis taillé de différentes façons, & des
„ arbres que l'on a soin de tenir bas. Tout cela est
„ fermé de murailles sèches, qu'un buis étagé cou-
„ vre & cache à la vue. De l'autre côté, est une
„ prairie qui ne plaît guères moins par ses beautés
„ naturelles, que toutes les choses dont je viens
„ de parler, par les beautés qu'elles empruntent de
„ l'art. Ensuite sont des pièces brutes, des prairies
„ & des arbrisseaux. Au bout de la galerie est une
„ salle à manger, dont la porte donne sur l'extré-
„ mité du parterre, & les fenêtres sur les prairies
„ & sur une grande partie des pièces brutes, Par
„ ces fenêtres, on voit de côté le parterre, & ce

„ qui la de maison même s'avance en saillie, avec
„ le haut des arbres du manége. De l'un des côtés
„ de la galerie & vers le milieu, on entre dans un
„ appartement qui environne une petite cour om-
„ bragée de quatre planes, au milieu desquels est
„ un bassin de marbre, d'où l'eau qui se dérobe,
„ entretient, par un doux épanchement, la fraî-
„ cheur des planes & des plantes qui sont au-des-
„ sous. Dans cet appartement, est une chambre à
„ coucher. La voix, le bruit, ni le jour n'y pé-
„ nètrent point: elle est accompagnée d'une salle
„ où l'on mange d'ordinaire, & quand on veut
„ être en particulier avec ses amis. Un autre ga-
„ lerie donne sur cette petite cour, & a toutes les
„ mêmes vues que la galerie que je viens de dé-
„ crire. Il y a encore une chambre, qui, pour être
„ proche de l'un des planes, jouit toujours de la
„ verdure & de l'ombre. Elle est revêtue de marbre
„ tout autour à hauteur d'appui; & au défaut du
„ marbre, est une peinture qui représente des
„ feuillages & des oiseaux sur des branches, mais
„ si délicatement, qu'elle ne cède point à la beauté
„ du marbre même. Au-dessous est une petite fon
„ taine qui tombe dans un bassin, d'où l'eau, en
„ s'écoulant par plusieurs petits tuyaux, forme un
„ agréable murmure. D'un coin de la galerie, on
„ passe dans une grande chambre, qui est vis-à-vis
„ la salle à manger: elle a ses fenêtres d'un côté

„ sur le parterre, de l'autre sur la prairie: & im-
„ médiatement au-dessous de ces fenêtres, est une
„ pièce d'eau qui réjouit également les yeux & les
„ oreilles: car l'eau, en y tombant de haut dans
„ un grand bassin de marbre, paroît toute écuman-
„ te, & forme je ne sais quel bruit qui fait plai-
„ sir. Cette chambre est fort chaude en hyver, parce
„ que le soleil y donne de toutes parts. Tout au-
„ près est un poële, qui supplée à la chaleur du
„ soleil, quand les nuages le cachent. De l'autre
„ côté, est une salle où l'on se deshabille pour
„ prendre le bain. Elle est grande & fort gaie.
„ Près de là, on trouve la salle du bain d'eau
„ froide, où est une baignoire très-spacieuse &
„ assez sombre. Si vous voulez vous baigner plus
„ au large & plus chaudement, il y a dans la cour
„ un bain, & tout auprès un puits, d'où l'on peut
„ avoir de l'eau froide, quand la chaleur incom-
„ mode. A côté de la salle du bain froid, est celle
„ du bain tiède, que le soleil échauffe beaucoup,
„ mais moins que celle du bain chaud, parce que
„ celle-ci sort en saillie. On descend dans cette
„ dernière salle par trois escaliers, dont deux sont ex-
„ posés au grand soleil; le troisième en est plus
„ éloigné, & n'est pourtant pas plus obscur. Au-
„ dessus de la chambre où l'on quitte ses habits
„ pour le bain, est un jeu de paume, où l'on peut
„ prendre différentes sortes d'exercices, & qui pour

„ cela est partagé en plusieurs réduits. Non loin du
„ bain, est un escalier qui conduit dans une ga-
„ lerie fermée, & auparavant dans trois apparte-
„ mens, dont l'un voit sur la petite cour ombragée
„ de planes, l'autre sur la prairie, le troisième sur
„ des vignes; ensorte que son exposition est aussi dif-
„ férente que ses vues. A l'extrêmité de la galerie
„ fermée, est une chambre prise dans la galerie mê-
„ me, & qui regarde le manége, les villes, les
„ montagnes. Près de cette chambre, en est une
„ autre fort exposée au soleil, sur-tout pendant l'hi-
„ ver. De-là, on entre dans un appartement qui
„ joint le manège à la maison. Voilà la façade &
„ son aspect. A l'un des côtés, qui regarde le midi,
„ s'élève une galerie fermée, d'où l'on ne voit pas
„ seulement les vignes, mais d'où l'on croit les
„ toucher. Au milieu de cette galerie, on trouve
„ une salle à manger, où les vents qui viennent de
„ l'Apennin, répandent un air fort sain. Elle a vue
„ par des très grandes fenêtres sur les vignes, & encore
„ sur les mêmes vignes, par deux portes à deux bat-
„ tans, d'où l'œil traverse la galerie. Du côté où
„ cette salle n'a point de fenêtres, est un escalier
„ dérobé, par où l'on sert à manger. A l'extrêmité,
„ est une chambre, à qui la galerie ne fait pas un
„ aspect moins agréable que les vignes. Au-dessous,
„ est une galerie presque souterraine, & si fraîche en
„ été, que, contente de l'air qu'elle renferme, elle

„ n'en donne & n'en reçoit point d'autre. Après „ ces deux galeries fermées, est une salle à man- „ ger, suivie d'une galerie ouverte, froide avant „ midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle „ conduit à deux appartemens : l'un est composé de „ quatre chambres, l'autre de trois, qui, selon que „ le soleil tourne, jouissent ou de ses rayons ou de „ l'ombre. Au devant de ces bâtimens si bien enten- „ dus & si beaux, est un vaste manége. Il est ouvert „ par le milieu, & s'offre d'abord tout entier à la vue „ de ceux qui entrent : il est entouré de planes, & „ ces planes sont revêtus de lierres. Ainsi le haut de „ de ces arbres est vert de son propre feuillage, & „ le bas est vert d'un feuillage étranger. Ce lierre „ court autour du tronc & des branches, & passant „ d'un plane à l'autre, les lie ensemble. Entre ces „ planes sont des buis, & ces buis sont par-dehors en- „ vironnés de lauriers, qui mêlent leur ombrage à „ celui des planes. L'allée du manége est droite ; „ mais à son extrêmité elle change de figure, & se „ termine en demi-cercle. Ce manége est entouré & „ couvert de cyprès qui en rendent l'ombre & plus „ épaisse & plus noire. Les allées en rond qui sont „ au-dedans (car il y en plusieurs les unes dans les „ autres), reçoivent un jour très-pur & très-clair. „ Les roses s'y offrent par-tout, & un agréable soleil „ y corrige la trop grande fraîcheur de l'ombre. Au „ sortir de ces allées rondes & redoublées, on rentre

„ dans l'allée droite qui, des deux côtés, en a beau- „ coup d'autres, séparées par des buis. Là, est une „ petite prairie ; ici, le buis même est taillé en mille „ figures différentes, quelquefois en lettres qui ex- „ priment tantôt le nom du maître, tantôt celui de „ l'ouvrier. Entre les buis, vous voyez successive- „ ment de petites pyramides & des pommiers ; & „ cette beauté rustique d'un champ que l'on diroit a- „ voir été tout-à-coup transporté dans un endroit si „ peigné, est rehaussée vers le milieu par des planes, „ que l'on tient fort bas des deux côtés. De-là vous „ entrez dans une pièce d'acanthe flexible, & qui se „ répand, où l'on voit encore quantité de figures & „ de noms que les plantes expriment. A l'extrêmité, „ est un lit de repos de marbre blanc, couvert d'une „ treille soutenue par quatre colonnes de marbre „ de Caristé. On voit l'eau tomber de dessous ce „ lit, comme si le poids de ceux qui se couchent, „ l'en faisoit sortir. De petits tuyaux la conduisent „ dans une pierre taillée exprès ; & de-là elle est re- „ çue dans un bassin de marbre, d'où elle s'écoule si „ imperceptiblement & si à propos, qu'il est toujours „ plein, & pourtant ne déborde jamais. Quand on „ veut manger en ce lieu, on range les mets les plus „ solides sur les bords de ce bassin, & on met les „ plus légers dans des vases qui flottent sur l'eau „ tout autour de vous, & qui sont faits, les uns en na- „ vires, les autres en oiseaux. A l'un des côtés, est

„ une fontaine jailliſſante, qui reçoit dans ſa ſource „ l'eau qu'elle en a jettée : car, après avoir été „ pouſſée en haut, elle retombe ſur elle même, & „ par deux ouvertures qui ſe joignent, elle deſcend „ & remonte ſans ceſſe. Vis-à-vis du lit de repos, „ eſt une chambre qui lui donne autant d'agrémens „ qu'elle en reçoit de lui. Elle eſt toute brillante de „ marbre; ſes portes ſont entourrées & comme bor- „ dées de verdure. Au-deſſus & au-deſſous des fe- „ nêtres hautes & baſſes, on ne voit auſſi que ver- „ dure de toutes parts. Auprès, eſt un autre petit appar- „ tement qui ſemble s'enfoncer dans la même cham- „ bre, & qui en eſt pourtant ſéparé. On y trouve un „ lit; & quoique cet appartement ſoit percé de fe- „ nêtres par-tout, l'ombrage qui l'environne, le rend „ ſombre. Une agréable vigne l'embraſſe de ſes feuil- „ lages, & monte juſqu'au faîte : à la pluie près, que „ vous n'y ſentez point, vous croyez être couché „ dans un bois. On y trouve auſſi une fontaine qui „ ſe perd dans le lieu même de ſa ſource. En diffé- „ rens endroits ſont placés des ſièges de marbre, pro- „ pres (ainſi que la chambre) à délaſſer de la pro- „ menade. Près de ces ſièges ſont de petites fon- „ taines; & par-tout le manège vous entendez le „ doux murmure des ruiſſeaux, qui, dociles à la „ main de l'ouvrier, ſe laiſſent conduire par de „ Petits canaux où il lui plaît. Ainſi on arroſe, „ tantôt certaines plantes, tantôt d'autres : quel-

„ quefois on les arroſe toutes. J'aurais fini, il y „ auroit long-temps, de peur de paroître entrer „ dans un trop grand détail; mais j'avois réſolu de „ viſiter tous les coins & recoins de ma maiſon avec „ vous. Je me ſuis imaginé que ce qui ne vous ſe- „ roit pas ennuyeux à voir, ne vous le ſeroit pas à „ lire ".

(*Page 14, vers 17.*)

Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre.

Belœil eſt une maiſon de plaiſance de M. le Prince de Ligne.

(Ibid. *vers 19.*)

Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle ſaiſon,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* ſe refuſoit aux grands effets, pittoreſques; mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti poſſible, & ſur-tout d'avoir le premier eſſayé avec ſuccès le genre irrégulier.

(*Page 15, vers 1.*)

Les Graces en riant dessinèrent Montreuil.

Montreuil, près Versailles, appartient à Madame Elisabeth, sœur du Roi. Auprès de ce jardin, & sous le même nom, est celui de Madame la Comtesse Diane de Polignac, Dame d'Honneur de cette Princesse.

(Ibid. *vers 2.*)

Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de *l'Elysée*, appartient à M. le Marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines & de vallons font un beau lieu, l'Elysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à Monseigneur le Duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très-embelli par Madame la Comtesse de Brionne, & a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

(*Page 15, vers 5.*)

Semblable à son auguste & jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.

Le petit Trianon, Jardin de la Reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

(Ibid. *vers 8.*)

Et toi, d'un Prince aimable ô l'asyle fidèle!
Dont le nom trop modeste est indigne de toi.

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup d'esprit pour Monseigneur le Comte d'Artois, & qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant, qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare *.

(*Page 28, vers 6.*)

Que votre art les promette, & que l'œil les espère;
Promettre, c'est donner, espérer c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître

---

* Je n'ai pas pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être; & de ce nombre sont *La Falaise*, *Morsontaine*, *Roissy*, *La Malmaison*, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues & de sa situation.

charmante de M. de Saint-Lambert; c'eſt par réminiſcence qu'il s'eſt gliſſé dans mon ouvrage.

(*Page 29, vers 4.*)

Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.

Kent, architecte & deſſinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec ſuccès le genre libre qui commence à ſe répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en ſont ſans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiſte célèbre d'Angleterre, qui avoit voyagé à la Chine. Le morceau eſt curieux, & l'ouvrage dont il eſt tiré, eſt fort rare.

« Les jardins que j'ai vus à la Chine (dit M. » Chambers), étoient très-petits. Leur ordonnance » cependant, & ce que j'ai pu recueillir des diverſes » converſations que j'ai eues ſur ce ſujet avec un » fameux peintre Chinois, nommé *Lepqua*, m'ont » donné, ſi je ne me trompe, une connoiſſance des » idées de ces peuples ſur ce ſujet.

» La nature eſt leur modèle, & leur but eſt de » l'imiter dans toutes ſes belles irrégularités. D'a» bord ils examinent la forme du terrein : s'il eſt » uni, ou en pente : s'il y a des collines ou des » montagnes : s'il eſt étendu ou reſſerré, ſec ou ma» récageux : s'il abonde en rivières & en ſources, ou » ſi le manque d'eau s'y fait ſentir. Ils font une

» grande attention à ces diverſes circonſtances & » choiſiſſent les arrangemens qui conviennent le » mieux avec la nature du terrein, qui exigent le » moins de frais, cachent ſes défauts, & mettent » dans le plus beau jour tous ſes avantages.

» Comme les Chinois n'aiment pas la promenade, » on trouve rarement chez eux les avenues, ou les » allées ſpacieuſes des jardins de l'Europe. Tout le » terrein eſt diſtribué en une variété de ſcènes; & » des paſſages tournans, ouverts au milieu des boſ» quets, vous font arriver aux différens points de » vue, chacun deſquels eſt indiqué par un ſiége, » par un édifice ou par quelque autre objet.

» La perfection de leurs jardins conſiſte dans le » nombre, dans la beauté & dans la diverſité de » ces ſcènes. Les jardiniers Chinois, comme les » peintres Européens, ramaſſent dans la nature les » objets les plus agréables, & tâchent de les com» biner de manière que, non-ſeulement ils paroiſ» ſent ſéparément avec le plus d'éclat, mais même » que par leur union, ils forment un tout agréable & » frappant.

» Leurs artiſtes diſtinguent trois différentes eſpèces » de ſcènes, auxquelles ils donnent les noms de rian» tes, d'horribles & d'enchantées. Cette dernière dé» nomination répond à ce qu'on nomme ſcène de ro» man, & nos Chinois ſe ſervent de divers artifices » pour y exciter la ſurpriſe. Quelquefois ils font

» passer sous terre une rivière, ou un torrent rapide, » qui, par son bruit turbulent, frappe l'oreille, sans » qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autres » fois ils disposent les rocs, les bâtimens, & les » autres objets qui entrent dans la composition, de » manière que, le vent passant au travers des inter- » stices & des concavités qui y sont ménagées pour » cet effet, forme des sons étrangers & singuliers. » Ils mettent dans ces compositions, les especes les » plus extraordinaires d'arbres, de plantes & de » fleurs : ils y forment des échos artificiels & » compliqués, & y tiennent différentes sortes d'oi- » seaux & d'animaux monstreux.

» Les scènes d'horreur présentent des rocs suspen- » pendus, des cavernes obscures, & d'impétueuses » cataractes qui se précipitent de tous les côtés du » haut des montagnes; les arbres sont difformes & » semblent brisés par la violence des tempêtes. Ici » on en voit de renversés qui interceptent le cours » des torrens, & paroissent avoir été emportés par » la fureur des eaux. Là il semble que, frappés de » la foudre, ils ont été brûlés & fendus en pièces. » Quelques-uns des édifices sont en ruines; quel- » ques autres consumés à demi par le feu : quel » ques chetives cabanes, dispersées çà & là sur les » montagnes, semblent indiquer à la fois l'existence » & la misère des habitans. A ces scènes, il en suc-

» cède communément de riantes. Les artistes Chi- » nois savent avec quelle force l'ame est affectée » par les contrastes, & ils ne manquent jamais de » ménager des transitions subites & de frappantes » oppositions de formes, de couleurs & d'ombres. » Aussi, des vues bornées, vous font-ils passer à des » perspectives étendues; des objets d'horreur, à des » scènes agréables; & des lacs & des rivières, aux » plaines, aux côteaux & aux bois. Aux couleurs » sombres & tristes, ils en opposent de brillantes; » & des formes simples, aux compliquées; distri- » buant, par un arrangement judicieux, les diverses » masses d'ombre & de lumière, de telle sorte que » la composition paroît distincte dans ses parties, & » frappante en son tout.

» Lorsque le terrein est étendu, & qu'on y peut » faire entrer une multitude de scènes, chacune est » ordinairement appropriée à un seul point de vue. » Mais lorsque l'espace est borné, & qu'il ne per- » met pas assez de variété, on tâche de remédier » à ce défaut, en disposant les objets de manière » qu'ils produisent des représentations différentes, » suivant les divers points de vue : & souvent l'ar- » tifice est poussé au point, que ces représentations » n'ont entr'elles aucune ressemblance.

» Dans les grands jardins, les Chinois se mé- » nagent des scènes différentes pour le matin, le » midi & le soir, & ils élèvent aux points de vue

» convenables, des édifices propres aux divertiſſe-
» mens de chaque partie du jour. Les petits jardins
» où, comme nous l'avons vu, un ſeul arrange-
» ment produit pluſieurs repréſentations, préſen-
» tent, de la même manière aux divers points de
» vue, des bâtimens qui, par leur uſage, indiquent
» le point du jour le plus propre à jouir de la ſcène
» dans ſa perfection.

» Comme le climat de la Chine eſt exceſſivement
» chaud, les habitans emploient beaucoup d'eau
» à leurs jardins. Lorſqu'ils ſont petits, & que la
» ſituation le permet, ſouvent tout le terrein eſt
» mis ſous l'eau, & il n'y reſte qu'un petit nombre
» d'iſles & de rocs. On fait entrer dans les jardins
» ſpacieux des lacs étendus, des rivières & des ca-
» naux. On imite la nature en diverſifiant, à ſon
» exemple, les bords des rivières & des lacs. Tantôt
» ces bords ſont arides & graveleux; tantôt ils ſont
» couverts de bois juſqu'au bord de l'eau, plats en
» quelques endroits, & ornés d'arbriſſeaux & de
» fleurs. Dans d'autres, ils ſe changent en rocs eſ-
» carpés qui forment des cavernes, où une partie
» de l'eau ſe jette avec autant de bruit que de vio-
» lence. Quelquefois vous voyez des prairies rem-
» plies de bétail, ou des champs de riz qui s'a-
» vancent dans des lacs, & qui laiſſent entr'eux
» des paſſages pour des vaiſſeaux: d'autres fois,
» ce ſont des boſquets pénétrés en divers endroits

» par des rivières & des ruiſſeaux capables de por-
» ter des barques. Ces rivages ſont couverts d'ar-
» bres, dont les branchages s'étendent, ſe joignent
» & forment en quelques endroits des berceaux,
» ſous leſquels les bateaux paſſent. Vous êtes ainſi
» ordinairement conduit à quelque objet intéreſ-
» ſant, à un ſuperbe bâtiment placé au ſommet
» d'une montagne coupée en terraſſes: à un caſin
» ſitué au milieu d'un lac: à une caſcade: à une
» grotte diviſée en divers appartemens: à un ro-
» cher artificiel, ou à quelque autre compoſition
» ſemblable.

» Les rivières ſuivent rarement la ligne droite;
» elles ſerpentent & ſont interrompues par diver-
» ſes irrégularités. Tantôt elles ſont étroites, bruyan-
» tes & rapides: tantôt lentes, larges & profondes.
» Des roſeaux & d'autres plantes & fleurs aquati-
» ques, entre leſquelles ſe diſtingue le *lien-hoa*,
» qu'on eſtime le plus, ſe voient & dans les rivié-
» res & dans les lacs. Les Chinois y conſtruiſent
» ſouvent des moulins & d'autres machines hydrauli-
» ques, dont le mouvement ſert à animer la ſcène.
» Ils ont auſſi un grand nombre de bateaux, de
» forme & de grandeur différentes. Leurs lacs ſont
» ſemés d'iſles, les unes ſtériles & entourées de ro-
» chers & d'écueils: les autres enrichies de tout ce
» que la nature & l'art peuvent fournir de plus
» parfait. Ils y introduiſent auſſi des rocs artifi-
» ciels, & ils ſurpaſſent toutes les autres nations

» dans ce genre de compoſition. Ces ouvrages for-
» ment chez eux une profeſſion diſtincte. On trouve
» à Canton, & probablement dans la plupart des au-
» tres villes de la Chine, un grand nombre d'arti-
» ſans conſtamment occupés à ce métier. La pierre
» dont ils ſe ſervent pour cet uſage, vient des côtes
» méridionales de l'Empire : elle eſt bleuâtre &
» uſée par l'action des ondes, en formes irréguliè-
» res. On pouſſe la délicateſſe fort loin dans le
» choix de cette pierre. J'ai vu donner pluſieurs
» raëls pour un morceau de la groſſeur du poing,
» lorſque la figure en étoit belle & la couleur vive.
» Ces morceaux choiſis s'emploient pour les payſa-
» ges des appartemens. Les plus groſſiers ſervent
» aux jardins, & étant joints par le moyen d'un
» ciment bleuâtre, ils forment des rocs d'une gran-
» deur conſidérable. J'en ai vu qui étoient extrê-
» mement beaux, & qui montroient dans l'artiſte
» une élégance de goût peu commune. Lorſque ces
» rocs ſont grands, on y creuſe des cavernes &
» des grottes avec des ouvertures, au travers deſ-
» quelles on apperçoit des lointains. On y voit en
» divers endroits des arbres, des arbriſſeaux, des
» ronces & des mouſſes, & ſur leur ſommet, on
» place de petits temples & d'autres bâtimens, où
» l'on monte par le moyen de dégrés raboteux &
» irréguliers, taillés dans le roc.

» Lorſqu'il ſe trouve aſſez d'eau, & que le terrein
» eſt convenable, les Chinois ne manquent point
» de former des caſcades dans leurs jardins, ils y
» évitent toute ſorte de régularités, imitant les
» opérations de la nature dans ces pays monta-
» gneux. Les eaux jailliſſent des cavernes & des
» ſinuoſités des rochers. Ici paroît une grande &
» impétueuſe cataracte. Là, c'eſt une multitude de
» petites chûtes. Quelquefois la vue de la caſcade
» eſt interceptée par des arbres dont les feuilles &
» les branches ne permettent que par intervalles,
» de voir les eaux qui tombent le long des côtés de
» la montagne. D'autres fois au-deſſus de la partie
» la plus rapide de la caſcade, ſont jettés d'un roc
» à l'autre, des ponts de bois groſſièrement faits ;
» & ſouvent le courant des eaux eſt interrompu par
» des arbres & des monceaux de pierres que la vio-
» lence du torrent ſemble y avoir tranſportés.

» Dans les boſquets, les Chinois varient toujours
» les formes & les couleurs des arbres, joignant
» ceux dont les branches ſont grandes & touffues,
» avec ceux qui s'élèvent en pyramide, & les verds
» foncés avec les verds gais. Ils y entremêlent des
» arbres qui portent des fleurs, parmi leſquels il y
» en a pluſieurs qui fleuriſſent la plus grande par-
» tie de l'année. Entre leurs arbres favoris, eſt une
» eſpèce de ſaule. On le trouve toujours parmi ceux
» qui bordent les rivières & les lacs, & ils ſont

» plantés de manière que leurs branches pendent » sur l'eau. Les Chinois introduisent aussi des troncs » d'arbres, tantôt debout, tantôt couchés sur » la terre, & ils poussent fort loin la délicatesse sur » leurs formes, sur la couleur de leur écorce, & » même sur leur mousse.

» Rien de plus varié que les moyens qu'ils em- » ploient pour exciter la surprise. Ils vous con- » duisent quelquefois au travers des cavernes & » d'allées sombres, au sortir desquelles vous vous » trouvez subitement frappé de la vue d'un pay- » sage délicieux, enrichi de tout ce que la nature » peut fournir de plus beau. D'autre fois on vous » mène par des avenues & par des allées qui dimi- » nuent & qui deviennent raboteuses peu-à-peu. » Le passage est enfin tout-à-fait interrompu ; des » buissons, des ronces & des pierres le rendent im- » praticable, lorsque tout d'un coup s'ouvre à vos » yeux une perspective riante & étendue, qui vous » plaît d'autant plus, que vous vous y étiez moins » attendu.

» Un autre artifice de ces peuples, c'est de ca- » cher une partie de la composition par le moyen » d'arbres & d'autres objets intermédiaires ; ce qui » excite la curiosité du spectateur. Il veut voir de » près & se trouve, en approchant, agréablement » surpris par quelque scène inattendue, ou par » quelque représentation totalement opposée à ce

» qu'il cherchoit : la terminaison des lacs est tou- » jours cachée, pour laisser à l'imagination de » quoi s'exercer. La même règle s'observe, autant » qu'il est possible, dans toutes les compositions » Chinoises.

» Quoique les Chinois ne soient pas fort habiles » en optique, l'expérience leur a cependant ap- » pris que la grandeur apparente des objets dimi- » nue, & que leurs couleurs s'affoiblissent, à me- » sure qu'ils s'éloignent de l'œil du spectateur. Ces » observations ont donné lieu à un artifice qu'ils » mettent quelquefois en œuvre. Ils forment des » vues en perspective, en introduisant des bâti- » mens, des vaisseaux & d'autres objets, diminués » à proportion de leur distance du point de vue. » Pour rendre l'illusion plus frappante, ils don- » nent des teintes grisâtres aux parties éloignées de » la composition, & ils plantent dans le lointain » des arbres d'une couleur moins vive, & d'une » hauteur plus petite que ceux qui paroissent sur » le devant ; de cette manière, ce qui en soi- » même est borné & peu considérable, devient en » apparence grand & étendu.

» Ordinairement les Chinois évitent les lignes » droites, mais ils ne les rejettent pas toujours. » Ils font quelquefois des avenues, lorsqu'ils ont » quelque objet intéressant à mettre en vue. Les » chemins sont constamment taillés en ligne droite »

» à moins que l'inégalité du terrein, ou quelque » autre obstacle, ne fournisse au moins un prétexte » pour agir autrement. Lorsque le terrein est entièrement uni, il leur paroît absurde de faire une » route qui serpente : car, disent-ils, c'est ou l'art » ou le passage constant des voyageurs qui l'a faite; » & dans l'un ou l'autre cas, il n'est pas naturel » de supposer que les hommes voulussent choisir » la ligne courbe, quand ils peuvent aller par la » droite.

» Ce que nous nommons en Anglois *clump*, c'est-» à-dire, peloton d'arbres, n'est point inconnu » aux Chinois ; mais ils ne le mettent pas en œuvre » aussi souvent que nous. Jamais ils n'en occupent » tout le terrein. Leurs jardiniers considèrent un » jardin, comme nos peintres considèrent un tableau ; & les premiers grouppent leurs arbres, de » la même manière que les derniers grouppent leurs » figures, les uns & les autres ayant leurs masses » principales & secondaires ».

(*Page 31, vers 14.*)

Pour chercher un ami qui me parle du cœur, &c.

Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'Auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier & naturel qui, moins éblouissant au premier coup-d'œil, est sans doute plus varié & d'un intérêt plus durable.

(*Page 31, vers 24.*)

Regardez dans Milton, &c.

Plusieurs Anglois prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, & quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers ; & quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déja dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs, j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand Roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, & l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, & l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit, ni même imité Milton, qui a dû décrire Eden plus longuement que moi, & quelque humiliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du lecteur, cette charmante description.

. . . Eden, where delicious Paradise
. . . Crowns with her inclosure green,
As with a rural mound, the champain head,
Of a steep wilderness; whose hairy sides
With thicket overgrown, grotesque and wild,
Access Deny'd: and over head up-grew
Insuperable height of loftiest shade,
Cedar, and pine, and fir, and Branching palm;

A ſylvan ſcene! And as the rangs aſcend
Shade above shade, a woody theatre
Of ſtatelieſt view. Yet higher than their tops
The verdurous wall of Paradiſe up ſprung:
Which to our general Sire gave proſpect large
Into his neather empire, Neighbouring round.
And higher than that wall a circling row
Of goodlieſt trees, loaden with faireſt fruit,
Bloſſoms and fruit, at once of golden hue
Appear'd, with gay ena-mel'd colors mix'd
. . . . . In this pleaſant ſoil
His far more pleaſant Garden God ordain'd
Out of the fertile ground he caus'd to grow
All trees of nobleſt Kind, for ſight, ſmell, taſte
And all amidſt them ſtood the Tree of life
High eminent, blooming, ambroſial fruit
Of vegetable gold; and next to life
Our Death, the Tree of Knowledge, grew faſtby;
Knowledge of good bought dear by Knowing ill!
Southward through Eden went à river large,
Nor chang'd his courſe, but through the shaggy hill
Paſs'd underneath ingulf'd; for God had thrown
That mountain, as his garden mound, high raiſed
Upon the rapid current, Which through veins
Of porous earth with Kindly thirſt up Drawn,
Roſe a freſh fountain, and with many a rill
Water'd the garden; thence united fell
Down the ſteep glade, and met the neather flood,

Which from his darkſome paſſage now appears:
And now divid'd into four main ſtreams,
Runs diverſe, wand'ring many à famous realm
And country, Whereof here needs no account.
But rather to tell how (if art could tell
How) from that ſaphire fount the criſped brooks
Rowling an oriental pearl, and ſands of gold
With many error under pendent shades
Ran nectar, viſiting each plant, and fed
Flowers worthy of Paradiſe, which not nice art
In beds and curious Knots, but nature boon
Pour'd forth profuſe on hill, and dale, and plain,
Both where the morning ſun firſt warmly ſmote
The open field, and where the un-pierc'd ſhade
Imbrown'd the noon-tide bowers. Thus was this place
A happy rural ſeat, of various view!
Groves, whoſe rich trees wept odorous gums and balm;
Others whoſe fruit, burniſh'd with golden rind,
Hung amiable; Heſperian fable true,
If true, here only, and of delicious taſte!
Betwixt them lawns, or level-downs, and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd;
Or palmy hillock, or the flowry lap,
Of ſome irriguous valley, ſpread her ſtore;
Flow'rs of all hew, and without thorn, the roſe:
Another, umbrageous grots, and caves
Of cool receſs, o'er which the mantling vine
Lays forth her purple grapes, and gently creeps

Luxuriant. Mean while murm'ring water-fall
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake
That to the fring'd bank, with myrtle crown'd,
Her crystal, mirrour holds, unite their streams.
The birds their choir apply: airs, vernal airs,
Breathing the smell of field and grove, attune
The trembling leafs, while universal Pan
Knit with the Graces, and the Hours in dance,
Led on th' eternal Spring. . . . . .

Voici cet énergique morceau en François, pour ceux qui n'entendent pas l'Anglois.

» Le jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une » plaine délicieuse, couverte de verdure, qui s'é- » tendoit sur le sommet d'une haute montagne, » & formoit, en la couronnant, un rempart inac- » cessible. Tous les côtés de la montagne, escarpés » & déserts, étoient hérissés de buissons épais & » sauvages qui en défendoient l'abord. Au milieu » de ces buissons s'élevoient majestueusement, à » une prodigieuse hauteur, des cèdres, des pins, » des sapins, des palmiers qui étendoient leurs » branches &, en s'embrassant, offroient la dé- » coration d'un scène champêtre. En élevant par » dégrés cimes sur cimes, ombrages sur ombrages, » ils formoient un amphitéâtre dont les yeux é- » toient enchantés. Les arbres les plus élevés por-

» toient leurs têtes jusqu'à la verte palissade qui, » comme un mur, environnoit le paradis. Du cen- » tre de ce beau séjour, qui dominoit tout le » reste, notre premier père pouvoit librement pro- » mener sa vue sur son empire, & en considérer » les contrées voisines. Au-dessus de la palissade, » & dans l'enceinte du paradis, regnoient tout à » lentour des arbres superbes, chargés des plus » beaux fruits & de fleurs émaillées des plus bril- » lantes couleurs.

» Au milieu de ce charmant paysage, un jardin » encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même » pour Ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fer- » tile sein tous les arbres les plus propres à char- » mer les yeux & à flatter l'odorat & le goût. Au » milieu d'eux, s'élevoit l'arbre de vie, d'où dé- » couloit l'ambroisie d'un or liquide. Non loin » étoit l'arbre de la science du bien & du mal, qui » nous coûte si cher: arbre fatal dont le germe » a produit la mort!

» Dans les jardins couloit vers le midi une large » riviére, dont le cours ne changeoit point, mais » qui disparoissoit sous la montagne du paradis, » dont la masse le couvroit entiérement: le Sei- » gneur ayant posé cette montagne qui servoit de » fondement à son jardin, sur cette onde rapide, » qui doucement attirée par la terre altérée & po- » reuse, montoit dans ses veines jusqu'au som-

» met, d'où elle sortoit en claire fontaine, & se
» partageoit en plusieurs ruisseaux, qui, après avoir
» arrosé tout le jardin, se réunissoient pour se pré-
» cipiter du haut de cette montagne escarpée, &
» après avoir formé une superbe cascade, se divi-
» soient en quatre principales rivières, & traver-
» soient différens empires.

» Que n'est-il possible à l'art de décrire cette fon-
» taine de saphir, dont les ruisseaux argentins &
» tortueux, roulant sur des perles orientales & sur
» des sables d'or, formoient des labyrinthes infinis
» sous les ombrages qui les couvroient, en versant
» le nectar sur toutes les plantes, & nourrissant des
» fleurs dignes du paradis! Elles n'étoient point
» rangées en compartimens symmétriques, ni en
» bouquets façonnés par l'art. La nature bienfai-
» sante avoit prodigué des beautés sans nombre
» sur les collines & dans les vallons. Ses richesses
» étoient répandues avec profusion sur les plaines
» découvertes qu'échauffent doucement les rayons
» du soleil, & dans ces berceaux où des ombrages
» épais conservent pendant l'ardeur du jour une
» agréable fraîcheur.

Cette heureuse & champêtre habitation char-
» moit les yeux par sa variété: la nature, encore
» dans son enfance, & méprisant l'art & les rè-
» gles, y déployoit toutes ses graces & toute sa li-
» berté. On y voyoit des champs & des tapis verds

» admirablement nuancés & environnés de riches
» bocages remplis d'arbres de la plus grande
» beauté: des uns couloient les baumes précieux
» la myrrhe & les gommes odoriférantes; aux
» autres étoient suspendus des fruits brillans &
» dorés qui charmoient l'œil & le goût. Tout ce
» que la fable attribue de merveilleux aux vergers
» des Hespérides, s'offroit réellement dans l'ad-
» mirable jardin d'Eden. Entre ces arbres parois-
» soient des tapis de verdure: sur les penchans des
» vallons & des petites collines, on voyoit des trou-
» peaux qui paissoient l'herbe tendre. Ici les pal-
» miers couvroient de jolis monticules; là ser-
» pentoient les ruisseaux dans le sein d'un vallon
» couvert de fleurs qui présentoient les richesses
» de toutes couleurs, parmi lesquelles brilloit la
» rose sans épines. D'un autre côté, paroissoient
» des grottes impénétrables aux rayons du soleil,
» & des cavernes où régnoit une fraîcheur déli-
» cieuse. Elles étoient couvertes de vignes qui,
» étendant de tous côtés leurs branches flexibles,
» offroient en abondance des grappes de pourpre.
» Les ruisseaux, coulant avec un doux murmure,
» formoient d'agréables cascades le long des col-
» lines, & se dispersoient ensuite, ou se réunis-
» soient dans un beau lac, qui présentoit son mi-
» roir de crystal à ses rivages couverts de fleurs &
» couronnés de myrthes. Les oiseaux formoient un

» chœur mélodieux, & les zéphirs portant avec eux
» les odeurs suaves des vallons & des bocages, mur-
» muroient entre les feuilles légérement agitées,
» tandis que Pan, dansant avec les Grâces & les
» Heures, menoit à sa suite un printemps éternel ».

NOTES

DU SECOND CHANT.

(*Page 48, vers 16.*)

J'en atteste, Mouceaux, tes jardins toujours verds.

Le jardin d'hiver de Mgr. le Duc d'orléans, est en effet une véritable féerie. La serre chaude sur tout est une des plus belles qu'on connoisse.

(*Page 54, vers 12.*)

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, & connu si avantageusement, & comme militaire, & comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien, est très-connu & très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute a sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, & qui lui rappelloit sa patrie. C'est *O-Taïti*, disoit-il; &, en regardant les autres arbres, ce n'est pas *O-Taïti*. Ainsi ces arbres & sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait, si touchant & si nouveau, pourroit fournir un épisode heureux.

(*Page 54, vers 14.*)

Où l'amour ſans pudeur n'eſt pas ſans innocence.

On a remarqué dans tous les peuples où la ſociété a fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réſerve & de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civiliſées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagaſcar, &c. les femmes mariées croyent ſe devoir excluſivement à leurs maris, & manquent rarement à la fidélité conjugale: mais les filles non mariées ne ſe font aucun ſcrupule de ſe livrer aux goûts mêmes paſſagers que les hommes leur inſpirent. Elles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte. Elles ne s'aſſujettiſſent, ni dans leurs diſcours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur ſexe. Mais chez elles c'eſt ſimplicité, & non corruption: elles ne mépriſent point les règles de la décence; elles les ignorent. Dans ces pays la nature eſt groſſière, mais elle n'y eſt pas dépravée : voilà ce que j'ai eſſayé de rendre par ce vers.

NOTES
DU TROISIEME CHANT.

(*Page 60, vers 15.*)

Je ſais que dans Harlem plus d'un triſte amateur
Au fond de ſes jardins s'enferme avec ſa fleur.

Harlem eſt une ville de Hollande, où ſe fait un grand commerce de fleurs. On ſait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté & des jouiſſances excluſives.

(*Page 62, vers 14.*)

Du haut des vrais rochers, ſa demeure ſauvage,
La nature ſe rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuiſant avortons imparfaits.

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter ces hardieſſes, que lorſqu'il combat avec toutes les reſſources du génie & de l'opulence. C'eſt ainſi que s'eſt formé, d'après les deſſins de M. Robert, le ſuperbe rocher de Verſailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui ſait le voir d'avance coiffé de beaux arbres, & orné de ce que le temps ſeul peut lui donner de vraiſemblance & de beauté.

(*Page 62, vers 18.*)

Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale, Whateli, je te suis.

Ce sont deux sites d'Angleterre, fameux par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par M. Whateli, dont j'ai, ainsi que M. Morel, dans son charmant traité des jardins, emprunté quelquels traits, tels que celui de la cabane & du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayans.

NOTES

DU QUATRIEME CHANT.

(*Page 85, vers 7.*)

Imitez Le poussin.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si on ne savoit d'ailleurs combien l'imagination du poussin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poètes anciens, ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère. Partout, au milieu des fêtes & des plaisirs, il montre la mort dans le lointain. « Hâtez-vous, dit-il, qui » sait si nous vivrons demain? Nous mourrons; il » faudra quitter cette belle maison, cette femme » charmante; & de tous ces arbres que vous cul- » tivez, le seul cyprès suivra son maître, hélas! trop » peu durable ».

C'est cette même philosophie, puisée dans les Poètes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fites nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses,

moitié triſtes, agitant l'ame en ſens contraire, font toujours une impreſſion profonde; & c'eſt ce qui m'a engagé à jetter au milieu des ſcènes riantes des jardins, la vue mélancolique des urnes & des tombeaux conſacrés à l'amitié ou à la vertu.

(*pag 86, vers 18.*)

Voyez ſous ces vieux ifs la tombe où vont ſe rendre
Ceux qui, courbés pour vous ſur des ſillons ingrats,
Au ſein de la miſère eſpèrent le trépas.

Dans ces vers, conſacrés aux humbles ſépultures des habitans de la campagne, j'ai imité quelques vers du cimetière de Grai.

(*Page 98. vers 9.*)

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre régulier, a remarqué, avant moi, que les vieux monumens réveilloient des ſouvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée ſe trouve dans d'autres ouvrages, & particulièrement dans celui de M. Whateli : & d'ailleurs, elle eſt ſi naturelle, qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas auſſi aiſé de la bien rendre, ſur-tout après M. de

Chabanon : mais ſi je me ſuis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter, je répète que ſes vers ont été faits avant les miens.

(*Page 103, vers 14.*)

Toi, ſur-tout, brave Cook, &c.

Tout le monde connoît les ouvrages inſtructifs & courageux du célèbre & malheureux Cook, & l'ordre que fit donner notre jeune Roi de reſpecter ſon vaiſſeau ſur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux Sciences, à cet illuſtre Voyageur & au Roi dont il devenoit, pour ainſi dire, le ſujet par ce genre nouveau de bienfaiſance & de protection.

FIN DES NOTES.

Cette Edition ayant été preſque achevée pendant l'abſence & ſans la participation de l'Auteur, il n'a été le maître que de faire quelques changemens indiſpenſables dans les notes.

Approbation de MM. les Commissaires du Collège Royal de France.

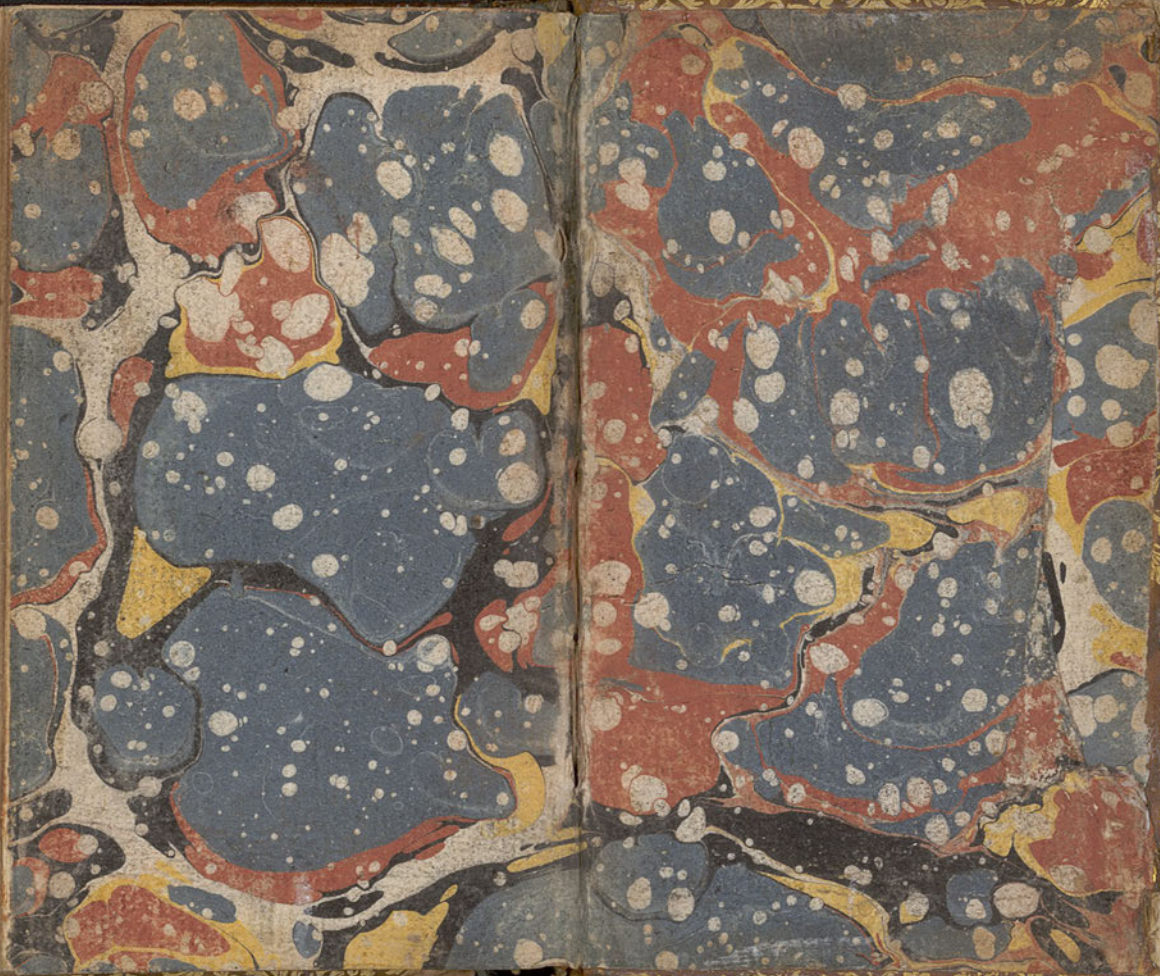
Nous, Commissaires nommés par l'Assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux pour l'examen du *Poëme des Jardins*, *par M. l'Abbé* Delille, avons jugé cet ouvrage digne de l'impression. Au Collège Royal, ce 15 Mai 1782.

GARNIER. CARDONNE.

Vu le Rapport de MM. les Commissaires susdits, il est permis à M. l'Abbé Delille de faire imprimer son ouvrage, qui a pour titre : *les Jardins, Poëme*, sous le Privilège du Collège Royal. A Paris, ce 15 Mai 1782.

POISSONNIER, *Doyen du Collège Royal.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de Philippe-Denys PIERRES, Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, du Collège Royal de France, &c. rue S. Jacques.

Madrid, 1967